

CENTENAIRE CONSTANTIN NOICA

SUR DEUX RENCONTRES OCCASIONNELLES AVEC L'AUTEUR DES JOURNAUX IDÉATIQUES ET SUR LA CHANCE RATÉE DE LE REVOIR À LA «LIMITE DE LA CITÉ» DANS LE PAYS D'ARDEAL

PETRU IOAN

C'était vendredi, le soir d'un beau jour de septembre, et je venais de passer quelques heures dans le Jardin des Plantes de Iași, au compte des «prestations au service de la communauté». En revenant chez moi, je me suis arrêté à l'Université, pour une rencontre avec les membres de la rédaction du «Dialogue».

À l'entrée dans l'Université, à côté de la statue de A.D. Xenopol, l'un des étudiants publicistes m'accueille avec la nouvelle qu'à Iași est arrivé «Monsieur» Constantin Noica, et pour le rencontrer, Liviu Antonesei nous invite à l'Hôtel «Traian».

Nous nous sommes dirigés ensemble, à pied, vers la rue «Lăpușeanu», et dans un quart d'heure, on saluait déjà le réputé villégiaturiste.

Celui dont on parle était sur le point de finir un significatif périple à travers le pays. Il était parti, il y a quelques jours, de Sibiu, par la voie ferrée, de la partie occidentale du pays vers Maramures, ensuite il avait traversé les Carpates, vers le Mémorial d'Ipotești, où il voulait que les volumes avec des pages reproduites d'après les manuscrits d'Eminescu arrivassent le plus vite possible, et maintenant l'inégalable dialecticien faisait son avant-dernier arrêt jusqu'à Bucarest, pour revenir, le lendemain, à Păltiniș.

Au geste protocolaire du salut, le philosophe a répondu avec une vive poignée de main: «je voulais vous rencontrer, monsieur Ioan, pour vous féliciter et vous remercier en même temps, car vous n'avez pas voulu vous joindre au groupe de ceux qui continuent à me flagorner: vous avez parlé de mon livre¹ avec du courage, vous m'avez bien étudié. Je serais enchanté si vous réussissiez à venir à Păltiniș. Je pourrais vous offrir les cours de Nae Ionescu aussi, pour que vous puissiez vous rapporter à sa position dans le plan de la logique...».

Les interlocuteurs arrivés à l'hôtel avant mon arrivée sont intervenus tout de suite avec des propositions concernant le «plan de perspective». Nous avons décidé de nous rencontrer – pour un dîner «socratique» – dans une demie-heure, à Casa Universitarilor, dans la petite salle qui symbolisait, à ce moment-là, le «bar» de l'institution mentionnée.

Pour «un meilleur déroulement» du bavardage, on a établi au téléphone et ainsi, ceux qui sont partis de «Traian», respectivement ceux qui étaient arrivés directement de chez eux, à l'ancienne résidence du général Berthelot, on s'est constitués tous dans une formation de 12 disciples, prêts à affronter les questions avec des sous-entendus venues de la part de l'illustre déclencheur des «états d'âme».

¹ Il s'agissait du traité sur *Devenirea întru ființă*; vol 1 – *Încercare asupra filosofiei tradiționale*; vol. 2 – *Tratat de ontologie* (Editura Științifică și Enciclopedică, București, 1981), à l'horizon duquel j'avais publié, en «Revista de Filosofie» (no. 5, tome XXIX, 1982, pp. 513–517) une discussion sur la logique et l'ontologie. Cette discussion va continuer, ultérieurement, avec *Logica, de la Ares la Hermes* («Anuarul Centrului de Științe Sociale»), tome V, Iași, pp. 117–121), avec *The Meaning of the «Logic of Hermes»* («Noesis / Travaux du Comité Roumain d'Histoire et de Philosophie des Sciences», Editura Academiei Române, tome XV, București, 1989, pp. 125–129), respectivement le sous-chapitre 3.3.3.2. De: Petru Ioan. *Orizonturi logice*, Editura Didactică și Pedagogică, București, 1995, pp. 203–208.

Il voulait apprendre la mise philosophique de ceux dont nous nous occupions grâce au projet de réalisation professionnelle: dans son langage, c'était l'équivalent de la tentative de transférer les problèmes attaqués du «chemin ordinaire»².

À la déception des personnes désireuses de sensations fortes, concernant cette rencontre de soir à laquelle le chercheur de «joies simples» nous avait invités, je me rappelle que – pendant ces quelques heures de discussions – tout a gravité autour de la question, reprise dix fois et prononcée onze fois: «comment vous vous purifiez, monsieur..., à quelle idée vous vous élevez à travers les préoccupations de dernière minute?»...

La première personne questionnée a été, selon notre disposition dans la pièce située au rez-de-chaussée de Casa Universitarilor, l'historien Alexandru Zub, actuellement le président de la section de profil de l'Académie Roumaine. Ensuite, dans un ordre que je ne peux pas reproduire identiquement: Ștefan Afloroaie, Liviu Antonesei, Michael Astner, Dumitru Buzatu, Marius Cristian, Valeriu Gherghel, Floarea Ioncioaia, Luca Pițu et encore deux autres convives.

Après la réponse à la question – standard, une sorte de résumé du projet où la personne en cause était engagée, il y avait la critique du maître «juge», un peu mécontent de l'écart trop grand entre «l'aire problématique» des personnes questionnées et «l'horizon intérieur», respectivement l'idée obsessionnelle qui les conquerrait.

Je viens de dire qu'à la même table avec l'organisateur des «séminaires privés» il y avait, dans le bar de Casa Universitarilor, douze interlocuteurs, et onze fois on a prononcé la question «comment vous vous purifiez, monsieur...?». Celui qui raconte ses souvenirs dans les pages présentes s'est libéré de la «responsabilité idéatique»... C'est un effet de l'omission, où il y avait une quelconque consonance de préoccupations avec le maître questionnant, sur la ligne de l'organe dialectique et de la logique hermétique? Je ne suis plus capable de répondre à ce type de questions, aujourd'hui, aux conditions où je suis parti (de Deva), vers Păltiniș, le 4 décembre 1987, le matin où il avait pris la décision, quelques heures avant, de partir à jamais du monde des choses éphémères et passagères.

Mais revenons au dîner parsemé de séquences de dialogue socratique. Lorsqu'il a dû parler de ses préoccupations sur la ligne intellectuelle, l'étudiant (à cette époque-là) Marius Cristian (avec lequel je m'étais rencontré – les années dernières – aux cours, séminaires et examens de Logique) a répondu au questionneur qu'il est arrivé dans un stade avancé de rédaction avec une dissertation sur le roi Charles II, de Hohenzollern.

«En faisant des références à ce malheureux associé avec la dissolution de la Grande Roumanie vous avez voulu, vous-mêmes, finir la vie d'étudiant? est intervenu en réplique le maître de Păltiniș, en transférant ensuite ses questions vers un jeune à allure nettement plus philosophique, si on devait prendre en calcul sa barbe aussi, qui lui offrait un plus de maturité et de maîtrise de soi. La personne en cause était Dumitru Buzatu, l'étudiant à la formation duquel j'avais enseigné, deux ans avant, un cours de Métalogique.

«Je prépare une thèse, sous la coordination du professeur Vasile Miftode, concernant la sociologie des gitans», lui confesse celui que j'allais revoir, après quelques années, dans la Chambre des Députés, et puis à la direction du Conseil Départemental de Vaslui. «Sur la sociologie des gitans?» sembla s'effrayer le maître Constantin Noica, «c'est le sujet avec lequel vous voulez vous purifiez, lorsqu'actuellement plus pressant c'est le problème de la conquête de la Roumanie par les gitans? conclut le philosophe la suite d'interventions destinées à configurer l'interrogatoire collectif auquel nous avons consenti à prendre part de bon gré...

Ou l'infatigable chercheur d'esprits espion aurait pensé à ce qui devait représenter la nouvelle «transformation» de la Roumanie et la vision vers laquelle l'a poussé la réponse de son dernier «interrogé» l'aurait effrayé?

² Cf. Gabriel Liiceanu, Jurnalul de la Păltiniș. Un model paideic în cultura noastră, Editura «Cartea Românească», București, 1983, p. 58.

Ou s'agissait-il peut-être, dans le mécontentement réprobateur du maître bucarestois, spécialiste dans l'art de l'éclaircissement des sens, du réflexe d'une conviction à laquelle il était arrivé lui-même après des essais soutenus, tels le fait qu'à «quelque chose de nouveau»³ en philosophie, comme dans la vie, d'ailleurs, on arrive tout d'abord à travers la réflexion sur le chemin à suivre ?

Voilà de nouveaux problèmes auxquels peut-être j'aurais su répondre aujourd'hui, si j'avais réussi à partir quelques jours avant vers la station des montagnes de Cibin, là où Noica avait choisi «de vivre tranquillement et décevement», proposant un rendez-vous à ceux qui désiraient voir la manière dont on peut «englober une idée» ou «une pensée unique».

Conclue dans la manière dont chacun d'entre nous aurait pensé, la discussion avec le «sophiste de la vie»⁴ nous a envoyé chez nous avec le désir de le rencontrer le lendemain aussi. Notre invité du dîner mentionné s'était proposé de passer à deux des institutions culturelles de Iași (Editura «Junimea» et la rédaction de la revue «Convorbiri literare»), et puis monter vers l'Université.

Il ne s'agirait pas d'une programmation stricte de la rencontre de l'Université «Al. I. Cuza», et ainsi nous allions nous constituer dans un auditorium ad hoc et l'attendre au décanat de la Faculté de Philologie de Iași.

Avant 10 heures j'étais, déjà, à l'Université, dans le hall à côté de l'ascenseur et du décanat de la Faculté mentionnée antérieurement, mais avant que je m'y dirige, j'ai rencontré notre ancien collègue et professeur Petre Dumitrescu, en dialogue palpitant avec l'assistant Andrei Hoisie (alias Andrei Corbea!), le futur ambassadeur de la Roumanie dans la capitale de la République d'Autriche.

Je les salue chaleureusement, et au cours des poignées de main je m'édifie concernant l'inquiétude qui avait conquis le collègue allemand: il avait peur que le philosophe connu au public de Iași des colonnes des revues «Cronica» et «Convorbiri literare» n'entret en contact avec les étudiants et les enseignants de sa faculté, ou d'ailleurs⁵...

«Mais quel est le problème, Andrei – je lui dis – si l'homme dont tu parles peut publier tranquillement, aujourd'hui, ses livres et voit publiés ses divers articles, dans les revues de Bucarest ou de Iași?».

Je ne réussis pas à entendre la réponse de celui interrogé, confrère un peu plus jeune de la presse estudiantine, et le collègue de la faculté de philosophie me demande – plus ou moins rhétoriquement – si nous ne devons pas inviter à notre chaire (de Philosophie, respectivement de Logique et Histoire de la philosophie) notre invité qui avait déjà fait des problèmes à plusieurs cerbères de l'intérieur de l'institution.

Et les choses se sont passées de la sorte. Un comité ad hoc de réception est resté pour patrouiller dans les zones d'accès dans le corps bas de l'Université (celui élevé pendant l'entre-deux-guerres), là où il y a aujourd'hui encore les facultés d'Histoire, des Lettres, de Droit, de Physique et des Mathématiques. À mesure qu'on attendait l'arrivée du philosophe, le nombre des participants à la discussion augmentait lui-aussi – principalement des étudiants de la Faculté des Lettres, de Philosophie et d'Histoire.

Tout comme la soirée précédente, il est venu avec «le compagnon» (on pourrait comprendre également «l'ange gardien» du penseur se trouvant près du seuil des octogénaires), celui dont il avait joui durant tout l'itinéraire Transylvanie – Moldavie – Valachie. Mais la règle de procédure a été différente.

³ *Schiță pentru istoria lui CUM e cu puțință ceva nou* est le titre de la thèse avec laquelle il avait obtenu le doctorat, sous la coordination de Petre P. Negulescu, le philosophe d'origine aroumaine, en mai 1940.

⁴ Nom lui donné en *Pagini despre sufletul românesc* par Șerban Cioculescu, en *Aspecte literare contemporane*, Editura «Minerva», București, 1972, p. 710.

⁵ Ultérieurement, j'ai entendu que l'option maximale à laquelle l'invité «pas désiré» (ou, peut-être, on lui avait attribué par les hommes serviles de l'Université et par les chefs les plus importants) était une rencontre avec les étudiants de Iași des facultés humanistes dans l'amphithéâtre «Mihai Eminescu».

Cette fois-ci, l'illustre analyste des personnifications de sens dans les poésies roumaines s'est mis à la disposition pour être le répondant! «Celui qui est en retard signifie qu'il a eu, quand-même, l'intention d'y venir, et alors posez-moi des questions et je vais essayer vous offrir des réponses», voilà ses premières paroles, une fois arrivé dans la salle avec les 15–20 participants.

En se voyant encouragées à soulever des problèmes, les personnes y présentes ont commencé par des questions plus ou moins innocentes.

Un interlocuteur expérimenté dans le journalisme (Mihai-Dinu Gheorghiu, si j'ai bien retenu) a demandé à l'illustre menteur culturel son opinion concernant l'espace insuffisant d'expression au cadre de la presse de Iași.

«Mais vous ne travaillez pas aux revues estudiantines, parmi les meilleures et les plus courageuses du pays?» lui a répondu le philosophe, en soulignant la continuité entre les deux «étapes» de l'affirmation spirituelle dans la presse «professionnelle» et la presse «d'initiation», beaucoup plus permissive et moins surveillée politiquement.

À une étudiante de la Faculté des Lettres, contrariée de l'absence d'une section de Latin «pur» (c'est-à-dire le Latin, dans le régime «d'unique spécialisation») à la Faculté des Lettres de la première Université du pays néolatin qui tire son nom de Rome, le maître a répondu par une question: «mais où étudiez-vous, mademoiselle?».

«À la section Roumain – Latin» confessa celle-ci, atténuant sans le vouloir le timbre du mécontentement. En partant d'ici, l'ancien condamné au travail forcé à jamais pour l'audace d'avoir convoqué ses amis à des «séminaires privés», dans la ville de résidence obligatoire, elle a commencé un exercice de sage conseil: «vous ne devez pas attendre, mes chers étudiants, que tout vienne, dans l'éducation, de l'État, ou de l'école, n'oubliez pas que beaucoup de choses s'acquièrent grâce à l'effort propre, et comme dans toute autre action, dans l'acte d'enrichissement spirituel, les choses ne dépendent pas toutes de ressources et de moyens; finalement, le but est important – une langue étrangère, par exemple, s'acquiert à travers une grammaire sans valeur, tout comme un bon livre est écrit également à l'aide d'un crayon très petit, et pas nécessairement à l'aide d'un stylo en or, à n'importe quel 'secrétaire' luxueux...».

En total accord avec ce qu'on vient de dire, en mars 1980, aux étudiants – théologiens à Sibiu⁶, de telles réponses, venues d'un théoricien de l'«école de la limite de la cité», leur sembleraient incroyables.

Dans de pareilles affirmations, les interprètes contemporains pourraient être tentés de déchiffrer les significations d'une chute condamnable dans le péché du conformisme, de la part de celui que «les hommes de l'ombre» ayant des airs d'apôtres de l'enseignement supérieur considéraient l'adversaire dangereux de l'éducation organisée par l'école.

Mais n'oublions pas que parfois même les philosophes réussissent à se comporter comme des gens simples, et la vertu d'un homme simple est celle de chercher des réponses normales aux questions ordinaires.

La discussion de ce mémorable samedi de septembre s'est prolongée jusqu'à l'heure du départ du train. Par amour pour ses interlocuteurs, le charmant visiteur de la ville de Iași n'a plus pris le déjeuner, il allait manger un sandwich acheté en marchant vers la gare, d'où il allait partir vers sa demeure de Bucarest, pour que le lendemain il parte vers Păltiniș.

C'est la dernière apparition «en public» de celui qui aurait pu fêter, à la parution du présent tome, ses 100 ans...

Bien qu'il nous ait assuré – à travers une sorte de bizarrerie dans le mécanisme de la limitation – maintes fois il arrive que des gens extrêmement robustes et grands comme les chênes perdent, et les individus touchés par la précarité fassent face à la tempête plus facilement (comme se considérait lui-même et comme il considérait Edgar Papu!), le destin a fait que dans quelques semaines seulement

⁶ On ne peut pas accuser le monde pour ton insuccès en tant qu'individu, dans la mesure où «on a lu des livres à la lumière des lanternes aussi!»... Cf. Gabriel Liiceanu, loc. cit., p. 131.

après sa halte à Iași, l'auteur des ouvrages «sur le ciel», sur «la pensée philosophique roumaine», sur «les maladies de l'esprit», sur «la logique d'Hermès» et encore sur beaucoup d'autres sujets entraînants passât brusquement dans le monde sans professeurs, sans le don de la communication, mais aussi sans les informateurs ignobles habillés dans les robes de l'apostolat.

Il l'a fait à Păltiniș, le jour – même où j'étais parti de Deva (où j'avais participé à une réunion colloquiale avec Marian Papahagi, Mircea Ciobanu, Corneliu Leu et d'autres invités de Bucarest) vers son petit «quartier général» des Montagnes de Cibin. La nouvelle de son décès nous a été communiquée à Hunedoara, où nous nous étions arrêtés, avec la voiture de Traian Stanculescu, à la maison de notre ami commun Victor Isac, pour lui dire bonjour et l'inviter à nous rejoindre dans la petite expédition.

Sur les cours de Nae Ionescu, que le philosophe de Păltiniș n'a pas pu me donner⁷, j'ai eu la possibilité de m'attarder quelques années plus tard, lorsqu'on m'a proposé de collaborer au *Dictionnaire des premiers 111 livres fondamentaux de la philosophie roumaine*⁸, initié par Ion Ianoși.

La relative désillusion produite à ce moment-là par le contact avec la forme «embellie» des interventions de la salle de conférences de celui qui avait succédé au cours de Logique, au cadre de l'Université de Bucarest, à Titu Maiorescu, Constantin Rădulescu-Motru, Constantin Antoniadă et Marin Ștefănescu n'a pas été démentie par l'impression produite à certains confrères en ce qui concerne le cours de Métaphysique du même Nae Ionescu⁹, tant sous l'aspect de ses sources d'inspiration que sur la prétention qu'elles expriment une contribution personnelle dans le tranchement des problèmes attaqués.

En tout cas, après la rencontre informelle de Casa Universitarilor de Iași, et ensuite à la chaire de philosophie au cadre de l'ancienne Université Mihăileană, je suis resté fermement convaincu que, grâce à son attitude philosophique, Constantin Noica a beaucoup dépassé son précurseur, tellement surenchéri dans les jugements de valeur diffusés par les «formateurs d'opinion» ayant des airs de sacerdotesses dans la philosophie et dans la culture autochtone.

Et alors je me suis demandé, et je souligne la même hypothèse: la doctrine sur l'école à travers laquelle les jeunes se délivrent de la «tyrannie de l'enseignement» et où l'on n'enseigne plus «de l'extérieur et par cœur» toutes sortes de «contenus», de «conseils» et d'«instructions»¹⁰ est la forme par laquelle Constantin Noica a décidé de se séparer, d'une manière claire et autoritaire, de son professeur de Métaphysique et Logique Nicolae Ionescu?

Par un pareil possible éloignement de celui qui prétendait de manière ridicule s'absenter aux cours chaque fois qu'il était convaincu qu'il ne pourrait pas dire aux étudiants une chose que personne n'avait dit jusqu'à ce moment-là, à sa manière, on pourrait voir une forme moins violente que le crime insolent que son ancien disciple lui propose, en tant qu'auteur du Jurnalul de la Păltiniș.

Je sais des personnes très proches de l'ancien employé du Centre de Logique de l'Académie Roumaine, le doux et modeste amoureux de la sagesse ne désirait pas à tout prix être une «victime

⁷ À la multiplication de certains d'entre eux, il avait contribué lui-même, pendant sa jeunesse, avec Constantin Floru et Mircea Vulcănescu.

⁸ Cf. Petru Ioan, Nae Ionescu: «*Curs de logică*» (1940), en: Ion Ianoși (coord.), *111 lucrări fundamentale: dicționarul operelor filosofice românești*, Editura Humanitas, București, 1997, pp. 24–28.

⁹ Vois, dans ce sens: Zevedei Barbu, Nae Ionescu, «*Metafizica*», en «*Saeculum*», an I, no. 4, 1943, p. 83; Lucrețiu Pătrășcanu, *Curenți și tendințe în filosofia românească*, Editura Politică, București, 1971; Marta Petreu, Postfață la: *Evelyn Underhill, Mistica*, traduction de l'anglais par Laura Pavel, «*Biblioteca Apostrof*», Cluj-Napoca, 1995, pp. 272 sqq.; également, Gheorghe Cazan, *Metafizica românească 1900–1950*, Editura Fundației «România de mâine», București, 2008, pp. 239–246.

¹⁰ Citation: Constantin Noica, *Jurnal filosofic*, «*Publicom*», București, 1944, Editura Humanitas (la collection Φ), București, 1990, p. 9).

heureuse» dans un certain scénario «paideique», afin d'acquérir ainsi des «moments de suprême béatitude» et afin de créer, à travers une exécution sophistiquée, «l'occasion d'une autre vie».¹¹

Je m'étonne, tout de même, de la stupidité de ceux ayant des engagements, ou des signatures sur les feuilles de paie du circuit de la Police Politique, inquiets à cause du spectre de la rencontre du penseur sans robe de professeur avec des étudiants et des enseignants de la plus ancienne université du pays.

Pourquoi, ce samedi de septembre, il y a 22 ans, les pensées si calmes et de bon sens les auraient effrayés? Il s'agit de la pensée que l'école est une institution sociale où «on ne sait pas qui offre et qui reçoit»¹², ou celle conformément à laquelle à l'école il faudrait chercher «la réconciliation avec le monde: avec les fils qui viennent, avec les fils [prodigues, dans les deux cas: n.n., P.I.] qui s'en vont»¹³...

La question demeure rhétorique, mais moins rhétorique c'est la persévérance des anges gardiens. Tandis que le grand penseur se repose, depuis plus de deux décennies, au couvent de Păltiniș, près de l'Église ayant le patron religieux «Schimbarea la fațã», mais continue à surveiller: sinon les portes des décanats, alors les portes des salles de réunions des sénats universitaires, pour qu'on ne confère pas le titre de «*doctor honoris causa*» à des personnes rapportées frontalement à la conviction de l'esprit roumain et de la spiritualité chrétienne.

Ils le font également même de la position hideuse de l'hémiparèse, pour que des personnes qui ont voulu s'affirmer ouvertement en faveur de l'unité du peuple roumain ne se trouvent parmi les correspondants de l'autorité académique.

DENIS BUICAN, *L'ODYSSÉE DE L'ÉVOLUTION*,

Ellipses, 2008

Dans cette brillante histoire des théories de l'évolution, Denis Buican nous propose à nouveau un panorama exceptionnel, depuis l'Antiquité jusqu'aux frontières actuelles de la biologie et ses horizons futurs.

Cinq étapes essentielles balisent cet itinéraire pragmatique, fait d'essais et d'erreurs, des tentatives brillantes de Buffon, Lamarck et Darwin, ou des multiples impasses, liées très souvent au contexte religieux, politique et idéologique. Entre le déterminisme absolu de la providence judéo-chrétienne et le hasard absolu de certains athées contemporains, les idées scientifiques sont souvent ballotées, comme le navire d'Ulysse. Entre les falaises infranchissables des dogmatiques au temps du créationnisme triomphant et les marais de la malhonnêteté destructrice d'un Lyssenko dans les pays communistes, les scientifiques créateurs tombent souvent sur des écueils qui provoquent des drames personnels pour ces «savants maudits».

Il faut la conjonction improbable de l'intérêt de nombreux acteurs extérieurs à la science pour que les doctrines novatrices parviennent à s'imposer face aux consensus académiques rassurants mais tièdes des majorités au pouvoir. C'est le cas de ce que l'on appelle à tort le «darwinisme social», utilisé par l'ensemble de l'ensemble des tendances idéologiques représentées par l'éventail idéologique dans les pays occidentaux, de l'extrême droite nationaliste à l'extrême gauche marxiste et anarchiste, mais qui fut un atout incomparable pour diffuser la théorie évolutionniste.

Ce livre magistral, au style limpide malgré la complexité des phénomènes présentés pour la période contemporaine, présente rapidement l'actuelle théorie synergique des mécanismes évolutifs, laquelle enregistre de nos jours un succès croissant. Le nouveau concept de sélection génotypique, à

¹¹ Gabriel Liiceanu, *Jurnalul de la Păltiniș*, București, 1983, pp. 239–240.

¹² Citation du poète, pamphlétaire et essayiste français Léon Bloy (1846–1917), en: Constantin Noica, *Jurnal filosofic*, București, 1990, p. 27.

¹³ *Ibidem*, p. 124.

l'œuvre au sein du métabolisme cellulaire, reçoit enfin l'attention qu'il mérite après avoir été rejeté jadis par Ernst Mayr et méconnu auparavant par les généticiens, dont Jacques Monod. Depuis 1999, Hudson Kern Reeve de l'Université Cornell dans l'État de New York et Laurent Keller, de l'Université de Lausanne, utilisent le terme «synergism» (en langue anglaise) pour comprendre l'articulation des mécanismes sélectifs particuliers à chaque niveau du vivant. La sélection multipolaire, présentée dès les années 1980 par D. Buican, rencontre aussi l'idée d'Étienne Danchin qui a écrit en 2005: «le mécanisme de sélection naturelle, ainsi qu'il a été défini par Darwin, ne s'applique pas qu'aux seuls êtres vivants tels qu'on les connaît mais à toute entité capable de s'autoreproduire».

Une place spéciale doit enfin être faite au dernier chapitre, centré autour de la biognoséologie, c'est-à-dire des fondements biologiques de la connaissance dans l'ensemble de la biosphère, depuis ses formes les plus simples jusqu'à l'homme. Cette conception révolutionnaire remet en question la dichotomie kantienne entre phénomènes et noumènes. Elle mérite l'attention la plus soutenue des spécialistes, qui y trouveront un socle particulièrement utile pour mieux comprendre les sciences dans leur ensemble, et plus particulièrement l'étude des êtres vivants.

En proposant différents scénarios pour l'histoire du futur, L'Odyssée de l'évolution nous convie à réfléchir sur l'urgence des choix qui s'imposent pour profiter des progrès possibles. Sans catastrophisme, mais sans complaisance, ce grand humaniste qu'est Denis Buican ouvre un débat qui devrait rencontrer un écho d'autant plus fort que cet avenir nous concerne tous. Sans dévoiler les issues suggérées par cette analyse hors du commun, l'on peut dire que les dernières pages tiennent jusqu'au bout les promesses de ce livre d'exception.

Cédric Grimoult

professeur agrégé d'histoire, docteur habilité en histoire des sciences

*CEDRIC GRIMOULT: SCIENCES ET POLITIQUE EN FRANCE DE
DESCARTES À LA RÉVOLTE DES CHERCHEURS,*

Paris, Ellipses, 2009

Il n'est pas fréquent qu'un historien des sciences élabore une synthèse aussi vaste, du milieu du XVII^e siècle à nos jours, surtout sur un sujet aussi large que les relations entre les sciences et la politique dans un pays comme la France.

L'auteur ne cache pas l'aspect très général de son impressionnant compendium. Mais les faits n'y écrasent pas les interprétations, souvent critiques, notamment pour ce qui concerne le financement de la recherche. L'introduction, étonnamment courte, présente notamment une nouvelle grille de lecture des relations entre le chercheur et son environnement à la fois matériel et culturel qui devrait faire date et intéresser les spécialistes, tant apparaît élégante la solution qu'elle propose au vieux débat entre internalisme et externalisme.

L'originalité du livre se révèle aussi dans son organisation thématique, l'auteur ayant abordé son sujet sous cinq angles complémentaires. La première partie, de facture fort classique, analyse les institutions scientifiques et la façon dont l'État est intervenu pour diriger et financer la recherche nationale. Le deuxième chapitre, beaucoup plus original, s'intéresse à l'arbitrage par l'État des éventuels conflits entre les idées scientifiques et les dogmes religieux, plus particulièrement pour ce qui concerne les sciences historiques, comme la géologie, l'évolution et la préhistoire. Le troisième chapitre constitue une synthèse éclairante sur les divers usages idéologiques des théories biologiques. Ces pages lumineuses brillent par leur aspect non-partisan mais critique et érudit, aussi bien en ce qui concerne la

conception sociale des révolutionnaires de 1792 et 1795 que les remarquables nuances apportées à l'éventail complet des évolutionnismes sociaux aux XIX^e et XX^e siècles. Tout en n'hésitant pas à signaler les thèmes qui mériteraient d'être étudiés par les spécialistes du domaine, le cinquième chapitre pousse l'audace jusqu'à montrer les liens ambigus et souvent chaotiques entre les savants et la nation. Entre l'internationalisme scientifique et le patriotisme exacerbé à l'époque des guerres mondiales, entre la colonisation qui fournit des échantillons convoités et l'ouverture sur l'Europe depuis 1945, cette partie ouvre des perspectives quant à l'insertion de la France dans les enjeux économiques et culturels de notre époque globale.

C'est donc à un vaste panorama que nous invite Cédric Grimoult, auteur déjà remarqué de travaux novateurs dans le domaine de l'évolutionnisme. Cette synthèse solide et dense pourra servir de support pour les enseignements en histoire des sciences, qui apparaissent étonnamment en retard de développement en France, malgré le passé prestigieux de cette grande nation scientifique.

Nathalie Bériou
professeur agrégé d'histoire, Nice, France

DENIS BUICAN, *DARWIN DANS L'HISTOIRE DE LA PENSÉE
BIOLOGIQUE*,

Paris, Ellipses, 2008 et Denis Buican, *Mendel dans l'histoire de la génétique*, Paris, Ellipses, 2008

Généticien et historien de renommée mondiale, Denis Buican publie deux livres qui ne sont pas de simples biographies, mais des analyses percutantes visant à montrer le rôle de deux grands révolutionnaires de la pensée scientifique: Darwin et Mendel.

Dans le cas de Darwin, l'auteur s'emploie avec bonheur à tordre le cou à certains mythes tenaces et aux idées fausses qui continuent de se répandre dans une certaine littérature dite scientifique. Ainsi, parmi de multiples exemples, l'historien explique la «relative ingratitude» de Darwin envers les précurseurs de l'idée d'évolution – dont son propre grand-père, Erasmus Darwin, et Lamarck – par le fait que leurs écrits n'étaient pas rigoureux et n'ont d'ailleurs pu le convaincre pendant ses études. C'est par lui-même que Darwin découvre le transformisme. Quant à la médiocrité des résultats scolaires du célèbre naturaliste, aussi bien pendant ses études de médecine qu'à l'université de théologie de Cambridge, l'historien en impute la faute «à l'enseignement rigide du temps – de tous les temps – qui ne pouvait aucunement convenir à un être doué d'une originalité hors du commun». Darwin se forma surtout en autodidacte, et devait rester un «amateur» indépendant, ce qui put d'ailleurs garantir sa liberté d'esprit et l'originalité de ses publications.

L'historien pointe aussi l'acharnement au travail du grand scientifique, sa profonde humilité qui transparaît clairement dans sa correspondance, notamment pendant l'affaire Wallace – lorsque fut débattue la priorité de Darwin quant à la découverte de la sélection naturelle. Enfin l'avance théorique remarquable du fondateur de l'évolutionnisme moderne, qui perçut certaines nuances de sa théorie bien avant les biologistes contemporains (équilibres relatifs entre les diverses pressions sélectives, origines africaines de l'homme, renouvellement de la classification) révèlent qu'il fut un véritable précurseur, un anticipateur digne de la marginalité de l'exceptionnel.

La troisième partie de *Darwin dans l'histoire de la pensée biologique* montre en effet les étapes ultérieures de l'histoire de l'évolutionnisme, plus ou moins directement influencées par les travaux du génial naturaliste britannique. Il ne fallut pas moins de sept décennies pour valider et imposer le rôle de la sélection naturelle, désormais comprise – par la théorie synergique due à Denis

Buican lui-même – comme le maillon essentiel de la sélection multipolaire, aux caractéristiques spécifiques selon chaque palier d'intégration du vivant.

Si l'indépendance financière et institutionnelle de Darwin lui a permis d'échapper aux fâcheuses conséquences sociales de sa créativité hors du commun, il n'en va pas de même pour Mendel, le fondateur de la génétique, qui resta ignoré dans son époque et doit donc être considéré comme un «savant maudit».

Denis Buican montre que l'isolement du moine botaniste n'est pas de son fait, comme on le dit encore trop souvent. Il est imputable au refus des institutions de son temps: «rien ne put l'imposer à la science officielle de l'époque: ni les tirés à part qu'il envoya à des biologistes réputés, ni les comptes rendus des travaux de la Société d'histoire naturelle de Brunn qui furent adressés à la Linnean Society et à la Royal Society à Londres, aux sociétés savantes des États-Unis, de Vienne, de Berlin. Quant à Nägeli, alors célèbre professeur à l'université de Munich, nous avons déjà souligné l'incompréhension avec laquelle il accueillit la découverte de Mendel». C'est que le déterminisme strict imposé par les sciences physiques imprègne encore toute la biologie du milieu du XIX^e siècle, opposée au rôle du hasard dans les phénomènes scientifiques.

Ce contexte défavorable se retrouve aussi dans les périodes antérieures, lorsque l'historien sort de l'oubli les mutationnistes français du siècle des Lumières, parmi lesquels le botaniste Jean Marchant. Ce dernier, transformiste précoce, croit à l'apparition possible de nouvelles espèces à partir de changements brusques dans la constitution des plantes, ce dont il témoigne devant l'Académie des sciences de Paris en 1707, dans une dissertation sur une rose monstrueuse. Marchant inspire Maupertuis et Duchesne – le premier auteur d'un arbre généalogique des espèces –, précurseurs de Lamarck, mais se trouve en butte à une réelle incompréhension de la plupart des autres naturalistes.

L'historien identifie ultérieurement dans leur exemplarité négative les néolamarckistes hypertardifs (comme Félix Le Dantec et Étienne Rabaud) qui bloquent le développement de la génétique et de l'évolutionnisme darwiniste par des obstacles institutionnels. Une place de choix négative est aussi consacrée au «darwinisme créateur soviétique», la pseudo-science «élaborée» par Lyssenko, le biologiste favori de Staline, pour offrir des béquilles illusoire aux dogmes du marxisme-léninisme, dont le «coryphée de toutes les sciences» du Kremlin était le souverain pontife.

Soixante ans après le lancement en Occident de la triste affaire Lyssenko, *Mendel dans l'histoire de la génétique*, tout comme *Darwin dans la pensée biologique* lorsqu'il démonte les ressorts scientistes du «darwinisme social» libéral ou étatiste, montrent à merveille le rôle que devrait jouer l'histoire des sciences, en garde-fou des idéologies d'autant plus malfaisantes qu'elles déforment des théories libératrices pour la pensée humaine. Il n'appartenait qu'au grand humaniste Denis Buican de présenter les œuvres essentielles de Darwin et Mendel dans ce qui fait à la fois leur clarté innovante et leur complexité déroutante.

Cédric Grimoult,

professeur d'histoire, docteur habilité en histoire des sciences, Paris
cedric.grimoult@laposte.net

CEDRIC GRIMOULT: *MON PÈRE N'EST PAS UN SINGE?*
HISTOIRE DU CRÉATIONNISME

Paris, Ellipses, 2009

À l'heure où l'Intelligent Design tente de s'implanter dans les écoles américaines, les historiens se penchant avec plus de précisions qu'auparavant sur les dogmes de la Création et leurs

rappports avec les sciences. Parmi d'autres livres parus sur ce sujet, *Mon père n'est pas un singe?* se distingue à la fois par l'ampleur de son information historique et actuelle et par sa distanciation critique, qui renvoie dos-à-dos certains scientifiques et les créationnistes dogmatiques pour mieux mettre en lumière les contenus et les méthodes d'une science véritable, relative car réfutable mais assure du contrôle expérimental et rationnel.

Ce livre remarquablement clair et précis, tout en nuances, évite tout amalgame en distinguant d'abord le créationnisme traditionnel des Lumières, qui s'émancipe progressivement de la tutelle religieuse, de l'attitude purement politique des dogmes actuels antiscientifiques par définition, dans la mesure où la science bannit tout recours au miracle et au surnaturel. *Mon père n'est pas un singe?* Révèle également qu'il existe (ou qu'il a existé dans le passé) de multiples positions doctrinales intermédiaires entre l'évolutionnisme et le créationnisme, ce qui peut contribuer à dérouter les profanes. Mais entre la convergence souhaitée par de nombreux théologiens et la guerre voulue par des athées fanatiques, il faut que chaque domaine se considère comme distinct et que la science dispose d'un espace de liberté lui permettant toute les investigations nécessaires dans l'expérimentation.

En utilisant des références originales et une méthode impeccable, l'auteur développe aussi les enjeux théoriques, théologiques, méthodologiques et politiques que sous-tendent ces questions controverses, en dévoilant les stratégies des principaux acteurs concernés, appartenant aux différentes religions et aux multiples aires culturelles. Car aussi bien dans le monde musulman qu'aux États-Unis, en Australie ou en Europe, certains groupes religieux témoignent de leur opposition renouvelée envers la vision du monde héritée de la méthode scientifique et de la philosophie des Lumières car elles se sont émancipées des dogmes bibliques depuis le XIX^e siècle.

De manière innovante, l'auteur propose enfin différentes mesures afin de limiter, dans le respect de la liberté d'expression, l'audience des créationnistes. Il suggère notamment une actualisation des programmes d'enseignement autour des concepts modernes de niveau d'intégration du vivant et d'épistémologie probabiliste, tout en valorisant les études d'histoire et de philosophie critique, qui pourraient être de véritables garde-fous pour la recherche contemporaine.

Cet ouvrage est donc appelé à devenir un classique du genre, parce qu'il présente une histoire complète, dans une mise en perspective épistémologique et critique très réussie.

Nathalie Bériou

professeur agrégé d'histoire, Nice, France